

**PORTRAIT
AVEC SAKINA
LA GOUTTE
D'OR
ON ADORE**

**DOSSIER
FÉMINITÉ
DANS TOUS
SES ÉTATS**



**ENTRETIEN
ÉCHOS
DE LA VIE
D'UNE
USAGÈRE**

SOMMAIRE NUMÉRO 88

PAGES

EGO
le journal



Photo C. Boyer

3

EDITO

Chacune réalise son idéal de femme.

6-7

ÉCHOS D'EGO

Hicham, capitaine de l'équipe de futsal d'EGO.

8-9

VIES DE QUARTIER

Sakina, créatrice de mode a pris ses quartiers dans notre quartier.

10-13

DOSSIER

Féminité dans toutes ses précarités.

14-15

SOCIÉTÉ

L'acoolisme un vieux fléau qui frappe les jeunes.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Léon Gomberoff

COORDINATION DE LA RÉDACTION

Mireille Riou

COMITÉ DE RÉDACTION

Abdellah Berghachi,
Léon Gombéroff, Mireille Riou,
Luis Sèpulveda,
Cathrine Tonnessen

CONCEPTION ET RÉALISATION

Riou Communication
riou-ortiz.mireille@orange.fr

ICONOGRAPHIE

Mireille Riou
Sylvain Molotoala
C. Boyer

IMPRIMERIE

DEJALINK
Stains
93240

PARUTION

Trimestrielle - 2000 ex.
ISSN 1770-4715

CONTACT

EGO
Association AURORE
6 rue de Clignancourt
75018
Tel 01 53 09 99 49
Fax 01 53 09 99 43
ego@aurora.asso.fr



ÉDITO RIAL

LÉON GOMBEROFF

La politique de réduction des risques permet à des consommateurs de drogues d'accéder aux soins et aux droits, même quand ils ne sont pas nécessairement dans une démarche d'abstinence. Cette politique pragmatique est difficile à faire accepter parce qu'elle nécessite de renoncer à « l'idéal » d'un monde sans drogues. Lorsque les idéaux sociaux sont imprégnés du pouvoir, ils deviennent des normes, ils peuvent conduire à l'exclusion et même à la persécution de ceux qui ne s'y conforment pas. S'effacer, cacher sa honte, garder pour soi les difficultés, peut devenir pour certaines personnes, la seule façon de résister à la violence d'une normativité imposée.

Les centres de réduction de risques sont des lieux où d'autres formes de résistance peuvent être accueillies. Si l'on accepte le fait que quelques personnes n'arrêteront pas les drogues, soit parce qu'elles ne peuvent pas le faire, soit parce que ce n'est pas leur objectif immédiat, on pourra les entendre et tenir compte de leurs besoins spécifiques.

Les femmes consommatrices des drogues ou d'alcool, les femmes vivant dans la précarité sociale, sont particulièrement exposées à l'exclusion. Leur souffrance n'est pas la conséquence d'une prétendue fragilité de genre. Elles souffrent non seulement davantage que les hommes des violences de rue ou des conditions économiques mais elles doivent également affronter le stéréotype de la mère trinitaire de la : « mère qui élève ses enfants avec l'aide du père ». Les identifications alternatives peuvent engendrer stigmatisation et jugement social. Si l'on veut accueillir des femmes, vivant dans des conditions de précarité sociale et consommatrices de produits, les tentatives de supprimer d'emblée le comportement non adapté à la norme, sont inefficaces. L'accueil implique l'acceptation de la différence, donc de se dégager de l'idéal normatif de la femme. Le deuxième pas est de revendiquer et valoriser des modèles alternatifs de féminité. Ceci est un acte politique permettant de faire accepter ces femmes dans la société tout en leur permettant qu'elles-mêmes s'acceptent. Ce propos n'implique pas de sous-estimer les difficultés rencontrées par ces femmes et la nécessité d'agir pour leur offrir un meilleur destin. Notre expérience nous montre que les évolutions positives des femmes consommatrices de produits psychoactifs ne répondent à aucun modèle. On les traite à chaque fois de manière singulière. Chacune réinvente son propre idéal de femme.

CHACUNE RÉINVENTE SON PROPRE IDÉAL DE FEMME



RENCONTRE AVEC UN USAGER

VIVRE COMME TOUT LE MONDE GRÂCE AU SPORT

HICHAM EST UN USAGER D'EGO. MAIS C'EST SURTOUT UN SPORTIF, UN « FOOTEUR » DEPUIS SA PLUS TENDRE ENFANCE. CAPITAINE DE L'ÉQUIPE DE FOOT EN SALLE D'EGO, IL PREND SON RÔLE TRÈS AU SÉRIEUX.



Alter-Ego : Pourquoi fais-tu du foot en salle avec les usagers d'Ego ?

Hicham : Enfant, déjà, je jouais dans le club de football de la Goutte d'Or. Maintenant, en tant qu'usager, c'est intéressant pour moi d'intégrer l'équipe que l'association Aurore-Ego nous propose depuis deux ans. Cela me permet d'exercer encore mes talents de footballeur que je commençais à perdre. Mais le foot en salle demande plus d'endurance. En tout cas ma motivation, comme celle de mes amis, est surtout de me maintenir en forme. La pratique sportive est de toute façon bonne pour la santé.

AE : Tu es le capitaine de l'équipe, comment vis-tu ce capitanat ?

Hicham : Le titre de capitaine est un honneur que m'a

MON BUT EST DE BAISSER PROGRESSIVEMENT MA CONSOMMATION ET POURQUOI PAS D'EN FINIR AVEC CETTE ADDICTION.

fait le coach Sofian. À ce titre, je suis en relation étroite avec lui, je relaie ses consignes sur le terrain. J'essaie aussi de rechercher la cohésion du groupe sur le plan sportif. Ce titre de capitaine est aussi une façon pour moi de prouver aux yeux des autres qu'on peut être usager de drogues et aimer faire du sport. Et puis on se fait plaisir en se mettant au service des autres.

AE : Quel plaisir trouves-tu dans le foot ?

Hicham : D'abord, je veux me maintenir en condition physique et en particulier conserver mon souffle. Ensuite, cela va me permettre de reprendre d'autres activités sportives comme la boxe anglaise que je pratiquais avant. Je veux prouver qu'avec le sport, on peut vivre comme tout le monde et, encore une fois, se faire plaisir.

HOMMAGE À LEILA



Leila nous a quittés il y a quelques semaines. Nous la connaissons tous. Depuis longtemps, elle venait chez nous avec son compagnon. Ils formaient un couple qui se soutenait à travers les dures épreuves qu'ils ont du traverser. Ceux qui l'ont connue appréciaient sa discrétion, sa

gentillesse et sa manière zen de faire face à une existence difficile. Elle venait dans notre centre pour se poser, au milieu des gens qu'elle connaissait, dans un univers familial. Quand sa santé le permettait, elle participait et s'impliquait dans des ateliers comme celui l'expression

théâtrale. Ces derniers temps on la voyait moins, mais dès qu'elle le pouvait elle venait nous rendre visite. Nous présentons nos condoléances à sa famille, à ses amis et à son compagnon. Nous les soutenons dans ces moments difficiles.

AE : Que penses tu du coaching du staff ?

Hicham : Je trouve le staff génial. Les entraînements sont sérieux, les consignes du coach sont claires et strictes. J'adore ! J'ajoute que ces consignes sont efficaces, la preuve : lors du match amical contre l'équipe d'Aubervilliers nous avons gagné 11 buts à 3 ! Je suis vraiment fier de porter le brassard de capitaine !

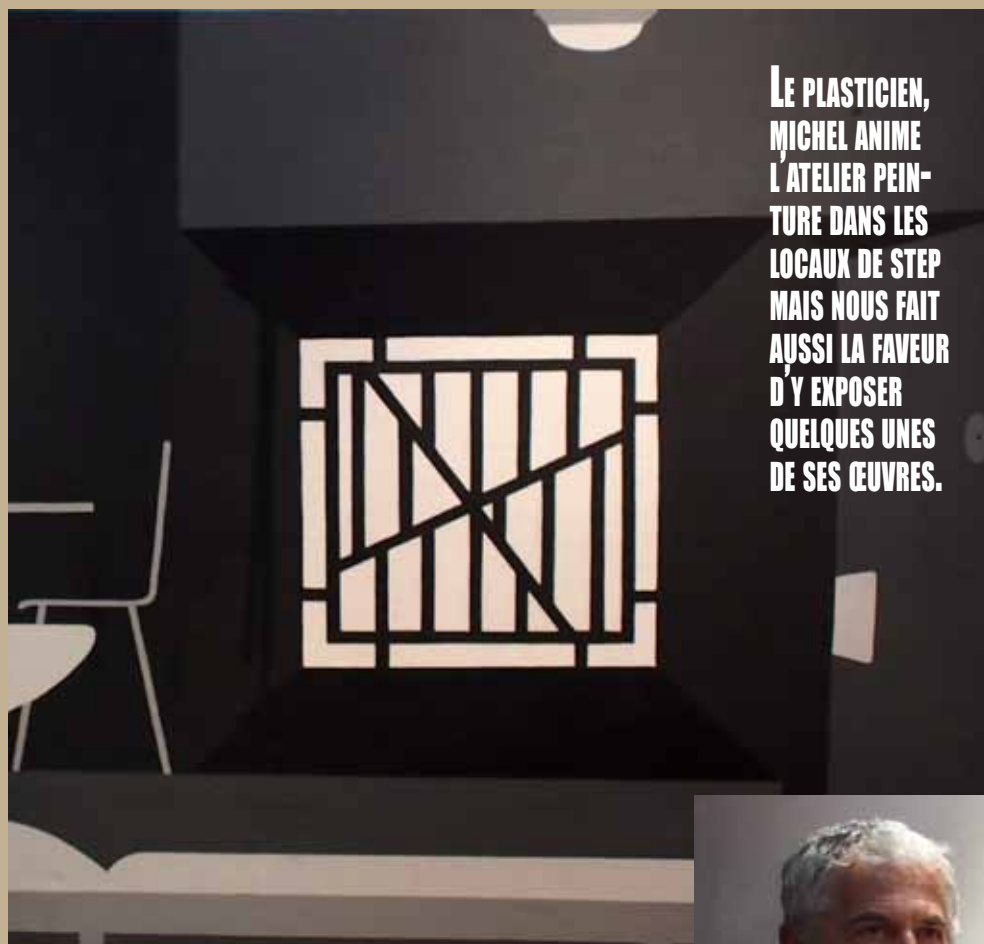
AE : peux-tu nous en dire un peu plus sur ce match ?

Hicham : Nous n'avons fait qu'appliquer les consignes de nos coaches et le travail que nous faisons lors de nos entraînements nous prépare à affronter avec sérénité des matches comme celui-ci. Pendant une grande partie du match nous avons dominé nos adversaires puisque nous avons mené jusqu'à 10 à 0 ! Finalement nous avons un peu desserré l'étau en fin de partie pour terminer sur ce score de 11 à 3.

AE : Est-ce que la pratique du football t'a aidé à diminuer ta consommation ou ta dépendance à la drogue ?

Hicham : C'est une question qui me travaille souvent. Mon but est de baisser progressivement ma consommation et pourquoi pas en finir avec cette addiction. Heureusement qu'à Ego nous sommes bien entourés. Nos coaches sont des éducateurs spécialisés. Nous avons aussi des assistantes sociales et des psychologues avec qui nous parlons ouvertement. Voilà de quoi progresser dans la diminution de la consommation et le sevrage même si le chemin est long pour nous tous...

INTERVIEW RÉALISÉE PAR
SYLVAIN MOLOTOALA



LE PLASTICIEN, MICHEL ANIME L'ATELIER PEINTURE DANS LES LOCAUX DE STEP MAIS NOUS FAIT AUSSI LA FAVEUR D'Y EXPOSER QUELQUES UNES DE SES ŒUVRES.



ATELIER PEINTURE AVEC MICHEL

L'ACTIVITÉ PROPOSÉE PAR STEP CONNAÎT DEPUIS DES ANNÉES UN SUCCÈS JAMAIS DÉMENTI.

Cela fait quelques années que Michel anime chez nous un atelier d'art plastique très fréquenté par nos usagers. Ils ont pu s'initier aux différentes techniques avec tous les matériaux mis à leur disposition (peinture, argile, bois) et exprimer ainsi des états émotionnels que les mots peinent parfois à décrire. L'ambiance, pour tous ceux qui ont eu la chance d'assister à ces ateliers, est à la fois studieuse et décontractée, et les participants appliqués : preuve qu'ils prennent l'affaire très au sérieux. Tout au long de ces séances, Michel propose des thèmes, anime, donne des conseils, encourage mais n'impose rien. Sa méthode consiste à laisser libre cours aux participants

dans leurs créations. Chacun travaille à son rythme et choisit son support. Michel part du principe que l'art est à la fois une affaire de technique, qu'il faut apprendre et maîtriser, tel l'alphabet nécessaire à l'écriture, mais aussi une question de don et de sensibilité artistiques qui s'expriment d'autant mieux que les techniques sont bien maîtrisées. Les œuvres réalisées dans ces ateliers font l'objet d'expositions. Mais notre collaboration avec Michel ne se limite pas à son travail d'animation. Il nous fait aussi l'honneur d'exposer régulièrement ses tableaux au sein de nos locaux. Alors n'hésitez pas à franchir le seuil de STEP pour venir découvrir ses œuvres.

Abdellah Berghachi

Nous avons organisé, le 5 février dernier une réunion avec les voisins de STEP*. Des invitations avaient été déposées dans les boîtes à lettres des personnes habitant dans les deux immeubles mitoyens à notre local. Sept personnes ont répondu à cette invitation. Deux problèmes ont été soulevés dans la discussion. Les attroupements d'usagers devant les locaux de STEP et parfois devant des immeubles voisins ainsi que les intrusions, par le passé, des usagers dans un de ces immeubles. Aux questions posées des réponses très claires ont été données. Notre équipe fera une surveillance accrue de l'entrée et les alentours de STEP pour éviter les attroupements. Et les voisins compteront sur le numéro de téléphone de STEP pour pouvoir être assistés par l'équipe en cas de besoin pendant les horaires d'ouverture du service. La question reste, il est vrai, en dehors des heures de service. Des réunions de ce type sont essentielles pour les structures de réduction des risques. Les actions entreprises ont besoin d'une pédagogie permanente du fait de leurs spécificités. Lorsque les voisins comprennent l'activité réalisée, ils comprennent au même temps pourquoi elle est utile même aux personnes qui ne consomment pas de drogues. Les structures de réduction des risques aident les consommateurs des produits psychoactifs et en même temps contribuent à diminuer les nuisances associées. Du fait d'être accueilli dans

STEP ET SES RELATIONS DE VOISINAGE

une structure, et lorsqu'il participe à un collectif, l'usager peut prendre conscience de son environnement. Les structures réalisent une fonction de médiation entre les usagers et l'espace social. Cette médiation offre aussi la possibilité au voisinage confronté aux consommateurs de drogues de mieux réagir. Une structure de réduction des risques doit créer les canaux permettant aux voisins de s'exprimer. Aurore-EGO souhaite donc mieux organiser la participation des voisins et des associations avec la création, fin avril, d'un comité d'appui et de suivi.

ATTROUPEMENTS DEVANT NOS LOCAUX ET INTRUSIONS D'USAGERS DANS UN IMMEUBLE ONT ÉTÉ AU CENTRE DES DÉBATS QUE L'ÉQUIPE DE STEP A EUS AVEC SES VOISINS. ENSEMBLE IL A ÉTÉ DÉCIDÉ DE CRÉER UN COMITÉ DE SUIVI ET D'APPUI.

L.G..

*Le Centre d'accueil et le Centre de soins avaient déjà organisé une réunion avec les voisins le 30/09/2015 au 13, rue Saint Luc.



VIVRE ENSEMBLE



BIENTÔT DES SALLES DE CONSOMMATION À MOINDRE RISQUE

L'arrêté du 22 mars du ministère des Affaires sociales et de la Santé portant sur l'expérimentation de salles de consommation à moindre risque est finalement paru au journal officiel du 25 mars. Ce texte détaille le contenu du cahier des charges retenu pour permettre l'ouverture de ces espaces. Celui de Paris devrait donc bientôt voir le jour dans le périmètre de l'hôpital Lariboisière dans le 10ème arrondissement. La durée de l'expérimentation est fixée à six ans à compter de la date d'ouverture de la première salle de consommation.

La mise en oeuvre de ces programmes est confiée à des CAARUD par arrêté ministériel. Ces nouveaux dispositifs s'adressent à des usagers de drogues âgés de plus de 18 ans, vulnérables, cumulant les risques et souvent très éloignés des dispositifs de prise en charge et de soins.



AVEC SAKINA LA GOUTTE D'OR J'ADORE



Sans doute avez-vous croisé quelqu'un portant un T-shirt affichant un de ces slogans : « La Goutte d'Or j'adore », « Barbès go zone », « Barbès mon amour. » Ces T-shirts sont une réalisation de Sakina M'sa, créatrice de haute couture qui a pris ses quartiers dans la Goutte d'Or. Ces T-shirts sont comme un message au quartier dans lequel cette jeune Franco-Comorienne se sent bien. Il faut dire que Sakina a toujours vécu dans des quartiers populaires et bigarrés. À Marseille d'abord où elle a fait sa scolarité et une école de mode avant de venir en stage à Paris. C'est en banlieue parisienne qu'elle a fait ses premières armes. À Bagnolet plus exactement. « J'ai eu la chance à Bagnolet

de pouvoir travailler avec des associations dans les quartiers en difficulté. Je leur ai proposé de travailler sur le « tissu social » à travers la couture. On a monté des ateliers, des femmes de tous âges et de toutes origines sont venues avec leurs idées, leurs envies de créer. On a réalisé des collections, organisé des défilés... »

Sakina s'en souvient encore. Les habitants de Bagnolet aussi. Elle a continué à Montreuil, à Saint-Denis. En venant s'installer à la Goutte d'Or elle a retrouvé cette ambiance, cette même population à laquelle elle s'est attachée en Seine-Saint-Denis. Elle garde un souvenir ému de ces femmes des quartiers populaires. La réciproque est vraie.



SAKINA M'SA

QUAND ON METTAIT EN COMMUN NOS HUMANITÉS

« On s'est amusé, on s'est fait plaisir, dit Sakina. Là, on mettait nos humanités en commun ». Et l'humanité c'est d'abord ce qui anime celle qui fait de l'insertion dans son atelier. Des gens qui connaissent la couture et qu'elle va former pendant deux ans au travail de la haute couture. Et puis ses créations elle les inscrit dans une démarche de développement durable. Elle conçoit ses vêtements avec de beaux tissus, ceux qu'elle choisit et ceux qu'elle achète dans les chutes des maisons de haute couture. Cela donne des vêtements qui signent sa griffe : des vêtements aux lignes pures, réhaussés de couleurs des tissus récupérés. La couleur c'est un peu la lumière des Comores de ses origines. « C'est vrai que mes créations sont une sorte d'hybridation entre mes côtés français et mes côtés comoriens » confie Sakina qui tient à ses racines culturelles et sociales. « Si on les oublie, on est une plante dévitalisée ».

Et c'est en hommage à son père ouvrier qu'elle a réalisé sa collection homme printemps-été 2016. Du bleu, encore du bleu, du bleu de travail que portaient et portent encore parfois les ouvriers. Cela donne des vestes, des gilets, des chemises, des blousons très « street art » qui mettent le vêtement ouvrier à la mode de la rue. L'idée lui est venue après une résidence au « 104 ». Elle a pensé à tous les ouvriers, tous les corps de métier qui travaillaient autrefois dans cet espace. Cette collection c'est une façon de leur rendre hommage car dit Sakina : « Les ouvriers sont les gens de l'ombre qui font la lumière de cette société. »

Les créations de Sakina M'sa sont en vente aux Galeries Lafayette, dans sa boutique Front de Mode au 42 rue Volta à Paris 3ème et bien sûr au 6, rue des Gardes dans le quartier de la Goutte d'Or dans le 18ème arrondissement.

“ ON SOUFFRE À CAUSE DES MECS ”



RENCONTRE AVEC
REBECCA

C'EST DANS UN CAFÉ PARISIEN DU LE 18ÈME QUE REBECCA*, LA QUARANTAÎNE PASSÉE, S'EST CONFIEE À ALTER-EGO. D'APPARENCE FRAGILE, SON FORT CARACTÈRE S'EST FORGÉ DANS UN PARCOURS DE VIE QUI L'A OBLIGÉE À SE FAIRE UNE PLACE ENTRE LES HOMMES POUR NE PAS SE FAIRE ÉCRASER, QUITTE PARFOIS À FAIRE LE COUP DE POING. RÉCIT D'UNE TRANCHE DE VIE D'UNE FEMME CONSOMMATRICE DE DROGUES.

AE: Quelle est la situation des femmes usagères de drogue ?

F: Les femmes souffrent beaucoup. Les mecs profitent de notre condition de femme. Quelques fois ils sont gentils mais on est toujours soumise par la force. Je dois payer pour être protégée. J'achète 20 euros et je le fais tourner. Quelques fois je vais à Simplon. Ils nous arnaquent. Qu'est-ce que tu veux, les mecs sont quinze et je dois trouver des stratégies pour ne pas me faire arnaquer.

Les premières cibles sont les femmes. J'ai connu par exemple une femme, elle venait tous les week-ends à la Rotonde, près de Stalingrad. Le mec qu'elle voyait à la Colline vers La Chapelle n'était pas là, deux mecs la reconnaissent, elle raconte qu'elle voulait acheter, on lui a pris son argent, on l'a tabassée et violée. J'ai une autre amie, je la connais de l'association Horizon (voir P.9), elle était en galère. On va à la Colline vers 18 heures, elle me dit « je vais me faire de l'argent ». On prend quelque chose au Monoprix, je l'ai attendu à la Chapelle. Elle n'est jamais revenue. Aujourd'hui, je ne vais plus à la Rotonde. J'ai mes contacts, les vendeurs me téléphonent tous les jours, et on se voit dans une station de métro qui change tous les jours. Nous avons des codes pour nous retrouver.

As-tu des enfants ?

F : J'en ai quatre. J'habite avec un fils, parfois j'ai des problèmes avec lui. Pour les femmes avec des enfants

c'est très dur. On nous retire nos enfants. On m'a pris le mien quand il avait seize mois. Son père en voulait la garde. J'étais cataloguée, jugée à cause de ma consommation. Je ne voyais mon fils que le mercredi. J'ai été mariée deux fois et divorcée deux fois. Mon premier mari est mort du sida, mes deux filles quand elles étaient petites sont parties en internat. Je les voyais tous les week-ends. Aujourd'hui, elles vont bien et j'ai un fils en Master et un autre qui travaille à la MMA. Mais j'ai perdu un fils de six mois.

Je kiffe le cailloux. Je fume toute seule, mais j'amène des amis à la maison. Un moment que l'on partage et on peut ainsi aller très loin dans la musique, des discussions intéressantes, on s'écoute, parfois je suis « black et Decker » mais je résiste car ce sont des moments d'oubli. Je décompresse et souvent on fume du shit, de la beu, eux boivent de l'alcool, moi du thé ou du coca. Souvent on me sollicite car je mets de l'ambiance.

Comment envisages-tu l'avenir ?

F : Je vais essayer d'arrêter cet été. Mes grandes sœurs à la retraite me disent toujours d'arrêter. Avec ma mère je me prends toujours la tête. Je ne peux plus faire des projets à long terme mais qu'au jour le jour. On fume et on ne voit pas le temps passer, les mois les années. Je pense partir en cure à Arles pendant quatre mois. Je serai forte...mais parfois j'ai pas envie.

RECUEILLIS PAR LUIS SEPULVEDA

* Le prénom a été changé

LA GRANDE PRÉCARITÉ ÉCRITE AU FÉMININ



Photo C. Boyer

Selon l'INSEE, en 2011 en France métropolitaine, 85 % des familles monoparentales étaient des femmes seules. On comprend mieux dans ces conditions que le moindre accident de la vie fasse basculer dans la précarité, voire la grande précarité. C'est ainsi que le nombre de femmes et de familles à la rue a explosé ces dix dernières années.

À LA RUE

Certes, les femmes à la rue sont moins visibles et on en vient à penser qu'elles connaissent moins la précarité que les hommes. Pourtant elles représentent tout de même 40 % des SDF. Pour celles qui sont avec des enfants, il est très souvent proposé un abri en hôtel. Mais les autres ? Les autres souvent se cachent et tentent comme elles le peuvent de se protéger des pièges et des violences de la rue. Elles se cachent aussi par honte, honte de ne pou-

voir être propres, de ne pas avoir les moyens de s'occuper de leurs enfants qui ont parfois été placés. Elles se cachent aussi par peur du jugement des autres qui portent souvent un regard plus stigmatisant sur les femmes à la rue que sur les hommes. Ces femmes sont d'autant plus vulnérables lorsqu'elles sont à la rue que les violences sexistes sont encore plus décomplexées dans ce no man's land des « parias ». Quand les femmes ne subissent pas des rapports sexuels forcés, elles acceptent parfois des rapports tarifés pour avoir simplement de quoi survivre. Les violences physiques sont bien présentes et certaines en portent les marques. L'existence des femmes vivant dans la grande précarité soulève un problème majeur : où dormir quand on vit dans la rue, où trouver un lieu sécurisé quand on sait qu'il existe peu de places et de lieux d'hébergement prévus pour les

femmes ? Où trouver de quoi rester propre, satisfaire les besoins physiologiques les plus élémentaires. Car si les hommes ne se gênent pas pour se soulager au coin d'une porte cochère, les femmes ne lèvent pas leurs jupes dans la rue !

RETROUVER LA CONFIANCE

On comprend aisément qu'au bout de quelques mois dans ces conditions les femmes à la rue perdent peu à peu l'estime de soi et qu'il faudra un long travail pour leur faire retrouver confiance en elles. Alors il serait temps de s'intéresser à la précarité et à l'exclusion au féminin pour apporter enfin les réponses que les femmes attendent. Il convient tout autant de reconnaître aux femmes les mêmes droits dans le monde du travail pour qu'elles puissent prétendre à des métiers qualifiés, des métiers reconnus et rémunérés de la même façon que les hommes.

ANAÏS HADDAD

HORIZONS SOUTIENT LES PARENTS ET LES ENFANTS

REPÈRES



Située dans le 10^{ème} arrondissement de Paris au 10 rue Perdonnet, le centre Horizons de l'association Estrelia accompagne les parents et les futurs parents ayant un problème d'addiction dans

une démarche de soins. Elle offre un soutien pour maintenir le lien familial que l'enfant soit ou non avec ses parents. Les parents peuvent donc venir accompagnés de leurs enfants où un espace leur est consacré. Là, ils peuvent bénéficier de l'écoute atten-

tive d'une équipe formée à la petite enfance. Le centre Horizons dispose aussi d'une équipe pluridisciplinaire intervenant au domicile, au sein des chambres d'hôtels.... Elle va à la rencontre des femmes enceintes, mères, pères ou couples avec de jeunes enfants.



Affiche éditée à l'occasion la journée mondiale de lutte contre la violence envers les femmes. Les femmes fréquentant la Boutique 18 de Charonne ont été invitées à s'exprimer sur une grande feuille de papier par l'écrit, le dessin ou le collage sur les violences qu'elles subissent et sur les moyens qu'elles envisagent pour les combattre au quotidien.

DOSSIER



JOURNÉE DU
8 MARS

LA BOUTIQUE 18 DE L'ASSOCIATION CHARONNE EST AUX PETITS SOINS POUR ELLES

Porte de La Chapelle, un lieu coincé entre le Tramway et le périphérique et posé là presque au milieu de nulle part, c'est La Boutique 18 de l'association Charonne. Mais la localisation un peu en retrait de cette bâtisse agrémentée d'un jardin c'est

justement ce qui en fait un lieu de calme et de repos pour les usagers de drogues qui s'y rendent.

« Nous recevons ici environ quinze femmes chaque jour, dit Bénédicte, qui coordonne à la Boutique cet espace femmes. Il y a des usagères de drogues,

des prostituées qui sont ou non consommatrices ». Certaines se prostituent pour pouvoir payer leur consommation ou celle de leur partenaire. Mais nombreuses sont celles qui consomment pour supporter ces rapports sexuels tarifés. Toutes ces femmes vivent dans une



très grande précarité. Et la consommation de produits psychoactifs, surtout le crack, laisse des traces sur les corps, les visages... et font bien souvent perdre l'estime de soi. « La relation avec elles est parfois compliquée lorsqu'on est une femme, dit Bénédicte. On leur renvoie une image de ce qu'elles ne sont pas, de ce qu'elles auraient pu être... Cela peut être violent pour elles. Cela a été plus facile quand nous avons réé-

Deux hommes font partie de l'équipe. Les femmes, ici, peuvent ainsi faire l'expérience qu'un homme peut être dans l'écoute et dans la bienveillance.

quilibré les choses : deux hommes font partie de l'équipe. Les femmes peuvent donc s'adresser ici à un homme ou à une femme. J'ajoute qu'elles peuvent faire l'expérience qu'un homme peut être dans l'écoute et la bienveillance, elles qui ont souvent été victimes dès leur plus jeune âge de la maltraitance des hommes ».

La vie d'usagère de drogues, de femme vivant dans la précarité voire la marginalité est souvent faite de violences. Violence de la rue, violence des hommes et parfois des femmes entre elles. Cela les conduit dans la majorité des cas à mettre de côté leur féminité, à adopter des comportements virils, seule attitude à leurs yeux pour se défendre de ces violences.

La violence fait partie de la vie de ces femmes. Le problème est qu'elle est souvent tue, cachée, masquée par la consommation de produits. On sait pourtant maintenant que chez une majorité d'usagères de drogues on trouve la trace de traumatismes et de violences subis durant l'enfance. Il peut même exister un lien entre les types de violences subis (psychologique, physique ou sexuelle) et les catégories de substances consommées (licites ou illicites). Car « la résilience ne fonctionne pas toujours » constate Bénédicte. Et souvent les femmes sont dans la reproduction de ce qu'elles ont connu. Dans la majorité des cas les enfants qu'elles mettent au monde sont placés, soit dans des familles d'accueil soit dans des structures de l'aide sociale à

l'enfance. Elles vivent cela dans une forme de culpabilité qu'elles vont tenter de refouler... dans la consommation de produits. Sylvie, c'est l'esthéticienne ou plutôt la socio-esthéticienne qui vient plusieurs fois par semaine prodiguer des soins aux femmes. Depuis 1997, elle officie ici après avoir exercé pendant seize ans auprès des femmes de la prison de Fresnes. « Je voyais des femmes qui faisaient le va et vient entre l'extérieur et la prison. Je me suis dit que cela valait la peine d'essayer d'intervenir avant la prison ». Ce matin-là, entre un nettoyage et un massage du visage, une épilation des sourcils, Sylvie doit refuser une demande de décoloration des cheveux : « Il faut que tu viennes plus tôt quand tu veux une décoloration » dit-elle à une usagère qui explique que son « réveil n'a pas sonné ». « Et bien, viens quand ton réveil sonnera ! » répond Sylvie sur un ton conciliant mais décidé.

« Les femmes qui viennent ici, explique Sylvie, trouvent un climat de confiance. C'est un moment de détente, un temps pour elles.

Le rendez-vous avec Sylvie est devenu une sorte de rituel, un moment privilégié parce que l'autre se met à votre disposition de manière désintéressée.

Elles ont particulièrement besoin de cocooning. Elles se confient plus aisément... Le touché permet de libérer la parole. Parfois le fait d'être bien peut être douloureux : la culpabilité surtout à l'égard des enfants resurgit. Ce moment où elles s'accordent un temps pour elles contribue à renforcer l'estime de soi et à retrouver cette féminité qu'elles tendent souvent à occulter. Et puis les soins esthétiques constituent une passerelle pour aller vers les soins de santé, car elles hésitent à aller chez un médecin de peur d'apprendre qu'elles sont malades... ou qu'elles sont enceintes ! »

Pour Sylvie son travail consiste à se « mettre à la disposition des personnes : j'essaie de leur donner confiance en elles, de se valoriser, de se réapproprier leur féminité. » Et visiblement ça marche : le rendez-vous avec Sylvie est devenu un rituel.

MIREILLE RIOU



« LES FEMMES QUI VIENNENT ICI, EXPLIQUE SYLVIE, L'ESTHÉTICIENNE, TROUVENT UN CLIMAT DE CONFIANCE. C'EST UN TEMPS POUR ELLES. ELLES ONT PARTICULIÈREMENT BESOIN DE COCOONING. ELLES SE CONFIENT PLUS AISÉMENT... LE TOUCHER PERMET DE LIBÉRER LA PAROLE. »



Image tirée de la pièce « Un coin de Paradis » écrite et interprétée par Nadège Prugnard

CSAPA : DU CÔTÉ DES GARS DE MÉNILMONTANT

DOSSIER



JOURNÉE DU
8 MARS

Derrière la grande porte rouge du 7 rue du Sénégal, il y a juste sur la droite un centre de soins d'accompagnement et de prévention des addictions (CSAPA). Venu de sa propre initiative ou sur conseils d'un professionnel le patient est généralement accueilli par la secrétaire ou l'agent d'accueil. Boissons chaudes, documentations spécialisées et matériel de prévention sont à sa disposition dans ce petit espace d'accueil qui se

veut chaleureux. Le premier entretien à toujours lieu avec l'infirmière du CSAPA. Cette consultation est le point de départ de la prise en charge. Elle permet au patient de faire part de sa situation, d'évoquer librement ses consommations et ainsi évoquer ce que les professionnels du soin nomment « problématique addictive ». Mais cet entretien dit d'accueil est surtout un espace au sein duquel le patient peut exprimer ses attentes vis-à-vis des

différents professionnels du CSAPA et tisser à son rythme un lien de confiance.

Le médecin addictologue que le patient voit dans un second temps est la pierre angulaire de l'accompagnement proposé. C'est à partir de ces consultations ambulatoires qui se déroulent toutes dans un cadre confidentiel que le patient définit en accord avec le médecin son parcours de soins. Afin de favoriser son mieux être, la personne venue au CSAPA peut éga-

lement s'appuyer sur l'écoute de la psychologue qui propose un espace de parole libre. Et comme dans toutes structures médico-sociales il y a un travailleur social, disponible à la demande de ses collègues et/ ou des personnes. Au CSAPA c'est un éducateur spécialisé qui accompagne les personnes dans leurs démarches et dans la mise en place de leurs parcours de soins. D'une manière générale l'équipe du CSAPA est un soutien dans la mise en place et dans la réalisation d'une démarche de soins, pouvant aller de la réduction des risques au maintien de l'abstinence ; le tout en favorisant le mieux-être de la personne.

L'ATELIER FELDENKRAIS

Le CSAPA propose un atelier sur le corps aux personnes dépendantes à l'alcool et à d'autres substances en démarche d'abstinence ou de réduction des risques. Cet atelier est construit à partir de la méthode Feldenkrais qui s'appuie essentiellement sur le mouvement. Par son approche globale du corps en mouvement, elle permet une clarification de ses rapports d'orientation dans le temps et dans l'espace. Ce n'est ni une gymnastique, ni répéter un mouvement mécaniquement et encore moins de le réussir ou d'imiter un modèle. L'être humain dispose d'une vaste palette de gestes et de postures, mais généralement ses mouvements sont peu variés. Il adopte souvent des postures « tordues » pour contourner ses douleurs (blessures, maladie, stress...). Ainsi à travers cette méthode, la personne pourra réduire la douleur et l'inconfort causés par des problèmes neuro-musculaires, mais aussi accroître l'efficacité de ses mouvements. Elle pourra surtout découvrir ou redécouvrir des sens par le biais du mouvement et du bien-être et ainsi retrouver confiance en soi tout en respectant son propre rythme.

L'EQUIPE DU CSAPA
MÉNILMONTANT

THÉÂTRE UN COIN DE PARADIS

UNE ÉDUCATRICE DE CHEZ AUREORE-EGO EST ALLÉE VOIR LA PIÈCE DE THÉÂTRE « ALCOOL, UN PETIT COIN DE PARADIS », DE ET PAR NADÈGE PRUGNARD, DANS LA SALLE DE CONFLUENCES À PARIS 20ÈME. VOICI SES IMPRESSIONS :

Fany Peau de Whisky, dans un coin de mur, dos au public nous dit qu'elle ne se retournerait pas. Non, elle ne veut pas subir ce regard, le regard qu'on pose sur une femme alcoolique. Se tapant la tête contre le mur, elle nous livre un monologue de ses journées et de ses nuits entre l'alcool et l'écriture, l'angoisse au réveil de ne pas se rappeler ses déboires de la veille au premier verre de la journée. Ces journées remplies de mots et de maux, d'alcool et de médicaments, de solitude et de manque d'amour.

Arrive le moment du miroir, déformée elle ne se reconnaît pas, sa peau toute marquée, ses gros cernes. Elle n'aime pas ça. Elle crie. Elle se demande pourquoi elle est devenue comme ça. Elle qui est écrivaine, elle semble blessée, meurtrie par la vie, par l'alcool.

Va-t-elle arrêter de boire ? On ne le sait pas. Elle ne nous le dit pas. Le sait-elle elle-même ? Ce qu'elle nous en dit : « Y'a pas qu'une seule race, je connais que la race qu'on se met ». Je suis sortie sonnée de la salle car Nadège Prugnard (auteure et interprète) est très touchante. Elle a porté la pièce et nous a amenés dans la dure réalité de l'alcoolisme. Elle nous montre le vrai visage de la consom-

mation excessive d'alcool, non tolérée mais tout de même acceptée dans notre société. Dans cette pièce de théâtre, on y reconnaît tous quelqu'un que nous connaissons ou du moins qu'on a vu une fois dans sa vie. Fany Peau de Whisky nous parle du déni qu'elle vit, de son passé, de sa déprime et de ses problèmes. D'après certains psychiatres qui ont essayé de modéliser le déni et son évolution dans le temps, elle serait entre le stade deux et trois. Elle semble avoir reconnu son alcoolisme mais a l'air d'être tombée dans une grande dépression, de se sentir coupable et de regretter son état.

Cependant, nous entendons dans ses phrases qu'elle n'a pas essayé d'arrêter une fois, deux fois ou même trois fois. Oh non ! elle semble avoir tenté d'arrêter plusieurs fois, en vain. Était-elle prête ? Ce n'est pas sûr. Doit-elle abandonner ? Ce n'est pas sûr non plus.

La famille est la première structure à laquelle on pense pour essayer de sortir la tête de l'eau mais certains « n'assument pas », puis aux potes mais sont-ils tous dans de bonnes dispositions pour nous soutenir dans les hauts ou les bas ? Le/la petit(e) ami(e) est censé(e) être un soutien mais cela n'est pas toujours le cas. Il existe aussi les structures médico-sociales spécialisées qui peuvent accompagner la démarche de diminution voire d'arrêt. Cela ne fonctionne pas toujours dans toutes les structures, le feeling avec le personnel ne passe pas toujours, cependant, il ne faut pas désespérer, il existe certainement une structure qui vous aille comme un gant. Une pièce à voir.

**DANS CETTE PIÈCE
L'AUTEURE, ET
AUSSI INTERPRÈTE,
NOUS CONDUIT
TOUT DROIT DANS
LA DURE RÉALITÉ
DE L'ALCOOLISME
SANS RIEN DÉGUI-
SER, SANS RIEN
MASQUER.**

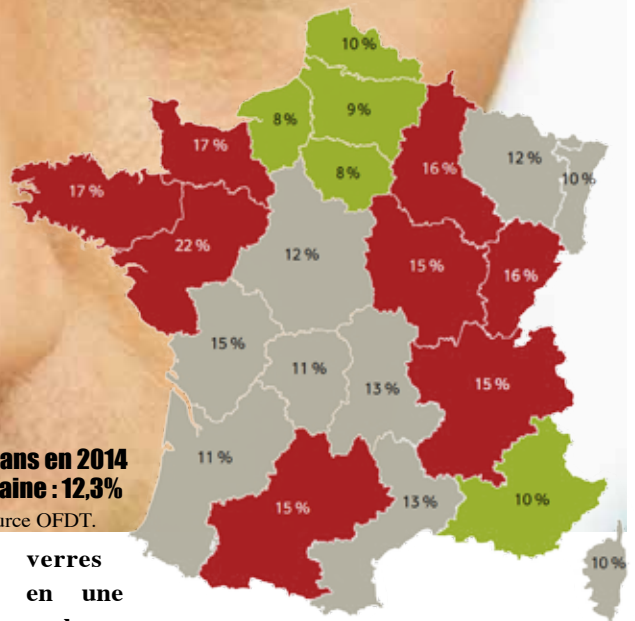
ASSETOU BA



L'IVRESSE DE LA JEUNESSE

Usage régulier d'alcool à 17 ans en 2014
Moyenne métropolitaine : 12,3%

Source OFDT.



DEPUIS
QUINZE
ANS L'OFDT
MÈNE
L'ENQUÊTE
ESCAPAD
QUI DÉCRIT
LES COM-
PORTE-
MENTS DE
CONSOM-
MATION
DES PRO-
DUITS PSY-
CHOACTIFS
DES JEUNES
FRANÇAIS
DE 17 ANS.
QU'EN
EST-IL DE
L'ALCOOL
EN 2014 ?

L'enquête est réalisée lors de la Journée Défense et Citoyenneté qui concerne les adolescents présents dans tous les centres du service national en métropole et dans les départements d'outre-mer. Ce sont donc 23 201 adolescents qui ont répondu, du 17 au 21 mars 2014, au questionnaire auto-administré anonyme à propos de leur santé et de leurs usages de produits psychoactifs.

Les résultats de cette enquête publiés par l'OFDT en juillet dernier, montre que l'alcool demeure de très loin la substance psychoactive la plus consommée au cours des 30 derniers jours. En effet, huit jeunes sur dix (67,6 % des filles et 76,2 % des garçons) en déclarent au moins un usage au cours de cette période. On observe toutefois un décalage plus grand entre les garçons et les filles dès lors que le niveau de consommation s'élève. Ainsi près de trois fois plus de garçons que de jeunes filles (17,5 % contre 6,8 %) déclarent un usage régulier, soit dix consommations au cours du dernier mois.

BINGE DRINKING

Environ six jeunes de 17 ans sur dix déclarent avoir déjà été ivres au cours de leur vie, près de la moitié au cours des douze derniers mois et un sur onze au moins dix fois au cours de cette période. Près de la moitié des jeunes (48,8 %) disent avoir bu plus de cinq

verres en une seule occasion au cours des trente derniers jours et 3 % déclarent l'avoir fait au moins dix fois. Cette alcoolisation ponctuelle importante ou sévère dans un laps de temps relativement court touche particulièrement les garçons. Les bières et le prémix sont les boissons les plus populaires suivies par les alcools forts. On constate que l'usage régulier d'alcool comme les alcoolisations ponctuelles importantes sont inégalement répartis sur le territoire national. La moyenne nationale de l'usage régulier d'alcool est de 12,3 % mais certaines régions affichent des chiffres supérieurs avec des taux se situant entre 15 et 22 %. C'est le cas de la Bretagne, de la Basse-Normandie et des Pays de Loire, cette dernière région présentant le taux le plus élevé (22 %). C'est le cas également d'un autre groupe de régions allant des Ardennes à l'Ardeche et de la région Midi-Pyrénées.

À l'inverse, ce sont les régions du nord de la France, Nord-Pas-de-Calais, Picardie, Haute-Normandie et Île-de-France qui présentent les taux les plus faibles, entre 8 et 10 %. Pour ce qui concerne les alcoolisations ponctuelles importantes, les écarts sont encore plus manifestes : alors que la moyenne nationale est de 21,8 %, on atteint 37 % en Bretagne contre 14% en Haute-Normandie et 15 % en Île-de-France. M.R

ATTENTION FORTE DOSE !

QUI SUIS-JE ? JE SUIS UN PRODUIT DANGEREUX POUR LA SANTÉ, CRÉANT UNE TRÈS FORTE DÉPENDANCE. IL EST DIFFICILE DE SAVOIR AVEC PRÉCISION QUELS PRODUITS CHIMIQUES ME COMPOSENT. CERTAINS USAGERS PRÉFÈRENT D'AILLEURS NE PAS SAVOIR EXACTEMENT CE QUE JE CONTIENS... JE PROCURE LES EFFETS SUIVANTS : UNE SENSATION DE CHALEUR ET DE BIEN-ÊTRE, UN EFFET ANESTHÉSANT ET ANALGÉSIQUE (ANTIDOULEUR) AINSI QU'UNE FORTE DÉSINHIBITION ET UNE AMNÉSIE. DE CE FAIT MA CONSOMMATION EST SOUVENT À L'ORIGINE DE PASSAGES À L'ACTE HÉTÉRO-AGRESSIFS, DE TROUBLES À L'ORDRE PUBLIC OU D'ACCIDENTS.

Les répercussions sur la santé des personnes qui me consomment sont nombreuses, toujours néfastes, et engagent parfois le pronostic vital lors d'overdoses ou après plusieurs années de consommation.

Les usagers qui m'apprécient souffrent rapidement de complications diverses : problèmes dermatologiques, plaies de grattage, problèmes bucco-dentaires, vomissements, ulcères, pancréatites aiguës, diarrhées, incontinence, incurie, troubles de l'équilibre et de la mémoire, épilepsie, dépression... Et de nombreux cancers !

Les usagers, une fois accros, ressentent des symptômes de manque très pénibles et potentiellement graves. Il n'est pas rare qu'une prise en charge à l'hôpital en urgence soit nécessaire.

Je conviens parfaitement aux personnes qui ont peur de l'injection ou peur des drogues plus connues telles que l'héroïne ou le crack. Contrairement à certains produits, on peut me trouver aisément sur l'ensemble du territoire, y compris dans des zones reculées. Du fait de cette très bonne disponibilité, les usagers dépendants ont beaucoup de mal à résister à l'envie forte de s'en procurer. Mon prix très faible fait l'affaire des

acheteurs qui se ruent quotidiennement sur les lieux de vente, du matin au soir. Mon coût de fabrication étant aussi très modique, je fais bien évidemment le bonheur de mes fabricants et revendeurs à qui je rapporte de grosses sommes d'argent. Le traitement de la dépendance que j'induis est très long et complexe, il faut tout d'abord trouver un lieu d'accueil ou de soin qui accepte de recevoir des personnes abîmées, et parfois difficiles à gérer lorsqu'elles m'ont consommé. Les rechutes sont très fréquentes car il est difficile de me résister longtemps en dehors des lieux de cure ou de la prison.

Je suis la drogue des pauvres, des laissés-pour-compte, de tous ceux qui cherchent à oublier efficacement les souffrances ou les traumatismes subis. Par conséquent j'ai de très nombreux adeptes et compte tenu du fait qu'on ne s'intéresse pas beaucoup à moi, je vais pouvoir conquérir tranquillement un public toujours plus nombreux... Je séduis également les étudiants fauchés qui cherchent à se défoncer pour pas cher. Bref je rencontre un véritable succès !

Alors vous avez deviné ? Non ? Alors je vous donne un dernier indice : je suis une drogue légale, en vente libre, et soumise à une TVA de 19.6 %.

Oui c'est moi, la grande canette de bière forte de votre supermarché ! Mon habitillage extérieur est noir ou vert foncé. J'ai une contenance de 0.5 l et plus ou moins 10 degrés d'alcool selon les marques. Mon prix varie entre 0,6 et 1,5 euros. Je m'appelle Amsterdam maximator, Bavaria 8.6, Atlas, Faxe, Koenigsbier...

Même s'il est traité sous une forme légère type devinette, le sujet de ce texte court est tout à fait sérieux. Il s'agit pour nous, professionnels du champ des addictions de rappeler aux pouvoirs publics qu'en autorisant la vente de ces bières fortes à bas prix, ils « mettent à disposition » des personnes fragiles un produit psychoactif au moins aussi dangereux que certaines drogues illicites et dont la dépendance freine sévèrement toute démarche de réinsertion.

CLAIRE NOBLET





EXPO À VISAGES DÉCOUVERTS
SYLVAIN ÉDUCATEUR À STEP EST AUSSI PHOTOGRAPHE AMATEUR. SES PHOTOS SONT EXPOSÉES AU 56 BD DE LA CHAPELLE JUSQU'À LA MI-MAI. ICI SUR NOTRE CLICHÉ B-BOY ET SA COMPAGNE JULIE.